

2235H0

"

Nicolas Flamel.

Petit Traité d'Alchymie,

intitulé le Sommaire
Philosophique.

André Cailleau. Paris. B. des
Ph. Ch. Tome II.

1740 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

BIBLIOTHEQUE
DES
PHILOSOPHES
CHIMIQUES.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Philosophes, avec des Figures & des Notes pour faciliter l'intelligence de leur Doctrine,

Par Monsieur J. M. D. R.

TOME II.



A PARIS.

Chez ANDRÉ CAILLEAU, Place de Sorbonne, au coin de la rue des Maçons, à S. André.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PETIT TRAITE'

D'ALCHYMIE,

INTITULE'

LE SOMMAIRE

Philosophique

De Nicolas Flamel



Ui veut avoir la cognoissance
Des Metaux & vraye science,
Comment il les faut transmuier,
Et de l'un à l'autre muer;
Premier il convient qu'il cog-
noisse

Le chemin & entière adresse
Dequoi se doivent en Minière
Terrestre, former & manière.
Ainsi ne faut-il point qu'on erre,
Regarder ès veines de Terre
Toutes les transmutations,
Dont sont formez en Nations;

Par quoi transmuer ils se peuvent
 Dehors la Minière où se treuvent
 Etant premier en leurs esprits:
 Assavoir pour n'être repris,
 En leur Soulfhre & leur Vif-argent,
 Que Nature a fait par Art gent.
 Car tous Métaux de Soulfhre sont
 Formez & Vif-argent qu'ils ont.
 Ce sont deux Spermes des Métaux,
 Quels qu'ils soyent, tant froids que chauds;
 L'un est mâle, l'autre femelle,
 Et leur compléxion est telle.
 Mais les deux Spermes dessusdits
 Sont composez, c'est sans dédits;
 Des quatre Elémens, sûrement
 Cela j'affirme vraiment.
 C'est à sçavoir le premier Sperme
 Masculin, pour sçavoir le terme,
 Qu'en Philosophie on appelle
 Soulfhre, par une façon telle,
 N'est autre chose qu'Elément
 De l'Air & du Feu seulement.
 Et est le Soulfhre fixe semblable
 Au Feu, sans être variable,
 Et de nature métallique:
 Non pas Soulfhre vulgal inique;
 Car le Soulfhre vulgal n'a nulle
 Substance (qui bien le calcule)
 Métallique, à dire le vrai,
 Et ainsi je le prouverai.
 L'autre Sperme qu'est féminin,
 c'est

C'est celui, pour sçavoir la fin,
 Qu'on a coûtume de nommer
 Argent-vif, & pour vous sommer,
 Ce n'est seulement qu'Eau & Terre,
 Qui s'en veut plus à plain enquerre.
 Dont plusieurs Hommes de science
 Ces deux Spermes-là, sans doutance,
 Ont figurez par deux Dragons,
 Ou Serpens pires, se dit-on:
 L'un ayant des aîles terribles,
 L'autre sans aîles, fort horrible.
 Le Dragon figuré sans aîles,
 Est le Soulphre, la chose est telle,
 Lequel ne s'envole jamais
 Du feu; voilà le prémier mets.
 L'autre Serpent qui aîles porte,
 C'est Argent-vif, qui vous importe,
 Qui est Semence féminine,
 Faite d'Eau & Terre pour mine.
 Pourtant au feu point ne demeure,
 Ains s'envole quand voit son heure.
 Mais quand ces deux Spermes disjoints,
 Sont assemblez & bien conjoints,
 Par une triomphante Nature,
 Dedans le ventre du Mercure,
 Qu'est le prémier Métail formé,
 Et est celuy qui est nommé
 Mère de tous autres Métaux.
 Philosophes de monts & vaux
 L'ont appelé Dragon volant:
 Pour ce qu'un Dragon, en allant,

Qu'est enflambé avec son feu,
 Va par l'air jettant peu à peu
 Feu & fumée vénimeuse,
 Qu'est une chose fort hideuse,
 A regarder telle laidure.
 Ainsi pour vrai fait le Mercure,
 Quand il est sur le feu commun,
 C'est-à-dire, en des lieux aucun,
 En un Vaisseau mis & posé,
 Et le feu commun disposé,
 Pour lui allumer promptement
 Son feu de nature âprement,
 Qu'au profond de lui est caché.
 Alors si vous voulez tâcher,
 Voir quelque chose véritable
 Par feu commun, dit végétale;
 L'un enflamera par ardeur
 Du Mercure feu de Nature.
 Alors, si êtes vigilant,
 Verrez par l'air jettant, courant
 Une fumée vénimeuse,
 Mal odorante & malignieuse,
 Trop pire, enflambée en poison,
 Que n'est la tête d'un Dragon,
 Sortant à coup de Babylone,
 Qui deux ou trois lieuës environne.
 Autres Philosophes sçavans,
 Ont voulu chercher tant avant,
 Qu'ils sont figurez en la forme
 D'un Lion volant sans difforme;
 Et l'ont aussi nommé Lion:

Pource qu'en toute Région
 Le Lion dévore les Bêtes,
 Tant soient jeunes & propretes,
 En les mangeant à son plaisir,
 Quand d'elles il se peut saisir,
 Sinon celles qui ont puissance
 Contre lui se mettre en défense,
 Et résister par grande force
 A sa fureur, quand il les force;
 Ainsi que le Mercure fait.
 Et pour mieux entendre l'effet,
 Quelque Métal que vous mettez,
 Avecques lui, ces mots notez,
 Soudain il le difformera,
 Dévorera & mangera.
 Le Lion fait en telle sorte;
 Mais sur ce point, je vous enhorte
 Qu'il y a deux Métaux de prix,
 Qui sur lui emportent le prix
 En totale perfection;
 L'un qu'on nomme Or sans fiction,
 L'autre Argent, ce ne nie aucun;
 Tant est-il notoire à châcun,
 Que si Mercure est en fureur,
 Et son feu allumé d'ardeur,
 Il dévorera par ces faits
 Ces deux nobles Métaux parfaits,
 Et les mettra dedans son ventre:
 Ce nonobstant, lequel qu'y entre,
 Il ne le consumera point;
 Car pour bien entendre ce point,

Ils sont plus que lui endurcis
 Et parfaits en nature aussi.
 Mercure est Métail imparfait:
 Non pourtant qu'en lui ait de fait
 Substance de perfection.
 Pour vraie déclaration
 L'or commun si vient du Mercure,
 Qu'est métal parfait, je l'assure.
 De l'argent je dis tout ainsi
 Sans alleguer ne cas ne si.
 Et aussi les autres Métaux,
 Imparfait, croissans bas & hauts,
 Sont trestous engendrez de lui.
 Et pource il n'y a celuy
 Des Philosophes, qui ne dise
 Que c'est la Mère sans faintise
 De tous Métaux certainement.
 Parquoi convient assurément
 Que dès que Mercure est formé,
 Qu'en lui soit sans plus informé
 Double substance métallique;
 Cela clairement je réplique.
 C'est tout prémièrement pour l'une,
 La substance de basse Lune,
 Et après celle du Soleil,
 Qui est un Métail nompareil.
 Car le Mercure sans doutances
 Si est formé de deux Substances,
 Etant au ventre en esperit
 Du Mercure que j'ai décrit.
 Mais tantôt après que Nature

A formé iceluy Mercure,
 De ces deux Esprits dessusdits
 Mercure sans nul contredits
 Ne demande qu'à les former
 Tous parfaits, sans rien difformer,
 Et corporellement les faire,
 Sans soi d'iceux vouloir deffaire.
 Puis quand ces deux Esprits s'éveillent,
 Et les deux Spermes se réveillent,
 Qui veulent prendre propre Corps:
 Alors il faut être records,
 Qu'il convient que leur Mère meure,
 Nommé Mercure, sans demeure:
 Puis le tout bien vérifié,
 Quand Mercure est mortifié
 Par Nature, ne peut jamais
 Se vivifier: je promets,
 Comme il étoit prémièrement,
 Ainsi que dient certainement
 Aucuns triomphans Alchimistes,
 Affermans en paroles mistes
 De mettre les Corps imparfaits,
 Et aussi ceux qui sont parfaits,
 Soudain en Mercure courant.
 Je ne di pas qu'aucun d'eux ment;
 Mais seulement, sauf leurs honneurs,
 Pour certain ce sont vrais Jengleurs.
 Il est bien vrai que le Mercure
 Mangera par sa grande cure
 L'imparfait Métail, comme Plomb,
 Ou Estain: cela bien sçait-on:

Et pourra sans difficulté
 Multiplier en quantité;
 Mais pourtant sa perfection
 Amoindrira sans fiction,
 Et Mercure ne sera plus
 Parfait, notez bien le surplus;
 Mais si mortifié étoit
 Par Art, autre chose seroit,
 Comme au Cinabre, ou Sublimé,
 Je ne le veux pas animé,
 Que révirier ne se pûsse.
 Telle vérité ne se musse;
 Car en le congelant par Art,
 Les deux Spermes, soit tôt ou tard,
 Du Mercure point ne prendront
 Corps fixe, ni aussi retiendront
 Comme ès veines ils font de la terre;
 Ains pour garder que nulli n'erre,
 Si peu congelé ne peut être,
 Par Nature à dextre ou sénestre,
 Dedans quelque terrestre veine,
 Que le grain fix soudain n'y vienne,
 Qui produira des deux Spermes
 Du Mercure, & puis du vrai Germe;
 Comme ès mines de Plomb voyez,
 Si vous y êtes envoyez.
 Car de Plomb il n'est nulle Mine
 En lieu où elle se confine,
 Que le vrai Grain du fix n'y soit,
 Ainsi que chacun l'apperçoit,
 C'est à sçavoir le Grain de l'Or

Et de l'Argent, qu'est un thrésor
En substance & en nourriture:
A chacun telle chose est sûre.
La prime congélation
Du Mercure, est Mine de Plomb,
Et aussi la plus convenable
A lui, la chose est véritable,
Pour en perfection le mettre,
Cela ne se doit point obmettre,
Et pour tôt le faire venir
Au Grain fix, & tousjours tenir.
Car comme paravant est dit,
Mine de plomb sans contredit
N'est point sans Grain fix pour tout vrai
D'Or & d'Argent, cela je sçai;
Lesquels Grains Nature y a mis,
Ainsi comme Dieu l'a permis,
Et est celui-là surement,
Qui multiplier vrayement
Se peut, sans contradiction,
Pour venir en perfection,
Et en toute entière puissance,
Comme sçai par l'expérience.
Et cela pour tout vrai j'assûre,
Lui étant dedans son Mercure,
C'est-à-dire, non séparé
De la Mine, mais bien puré;
Car tout métal en Mine étant
Est Mercure, j'en dis autant,
Et multiplier se pourra,
Tant que la Substance il aura,
Z iiij

De son Mercure en vérité.
 Mais si le Grain en est ôté
 Et séparé de son Mercure,
 Qui est sa Mine, bien l'assûre,
 Il sera ainsi que la Pomme
 Cuëillie verte, & voilà comme
 Dessus l'Arbre, c'est vérité,
 Avant qu'elle ait maturité,
 Quand vous voyez passer la fleur,
 Le fruit se forme, soyez seur,
 Lequel après Pomme est nommée
 De toutes gens, & renommée.
 Mais qui la Pomme arracheroit
 Dessus l'Arbre, tout gêteroit
 A sa prime formation:
 Car Homme n'a eu notion
 Par Art, ni aussi par Science,
 Qu'il sçusse donner la Substance,
 Ne tandis la pousse parfaire
 De meurir, comme pouvoit faire
 Basse-Nature bonnement,
 Quand elle étoit premièrement
 Dessus l'Arbre, où sa nourriture
 Et substance avoit par Nature.
 Pendant doncques que l'on attend
 La saison de la Pomme, étant
 Sur son Arbre, où elle s'augmente
 Et nourrit venant grosse & gente,
 El' prend agréable saveur,
 Tirant toujours à soi liqueur,
 Jusques à ce qu'elle soit faite

De verde bien mur & parfaite.
Semblablement Métal parfait,
Qu'est Or, vient à un même effet;
Car quand Nature a procréé
Ce beau Grain parfait & créé
Au Mercure, soyez certain
Que tousjours tant soir que matin,
Sans faillir il se nourrira,
Augmentera & parfera
En son Mercure lui étant;
Et faut attendre jusqu'à tant
Qu'il y aura quelque Substance
De son Mercure sans doutance,
Comme fait sur l'Arbre la Pomme.
Car je fais sçavoir à tout Homme
Que le Mercure en verité
Est l'Arbre, notez ce dicté,
De tous Métaux, soyent parfaits,
Ou autres qu'on dit imparfaits:
Pourtant ne peuvent nourriture
Avoir, que de leur seul Mercure.
Par quoi je dis, pour déviser
Sur ce pas, & vous adviser,
Que si vous voulez cuëillir le fruit
Du Mercure, qu'est Sol qui luit,
Et Lune aussi pareillement,
Si qu'ils soyent séparément
Lointains en aucune manière,
L'un de l'autre sans tarder guière,
Ne pensez pas les reconjoindre
Ensemble, n'aussi les rejoindre

Ainsi comme avoit fait Nature.
 Au premier, de ce vous assure,
 Pour iceux bien multiplier,
 Augmenter sans point varier;
 Car quand Métaux sont séparés
 De la Mine, à part trouverez
 Chacun comme Pommes petites,
 Cueillies trop verdes & subites
 De l'Arbre, lesquelles jamais
 N'auront grosseur, je vous promets.
 Le monde a assez cognoissance,
 Par nature & expérience,
 Du fruit des Arbres végétaux,
 Et ne sont point ces mots nouveaux,
 Que dès la Pomme, ou bien la Poire
 Est arrachée, il est notoire,
 De dessus l'Arbre, ce seroit
 Folie qui la remettrait
 Sur la branche pour r'engrossi
 Et parfaire; Fols font ainsi,
 Et gens aveuglez sans raison,
 Comme on voit en mainte maison;
 Car l'on sçait bien certainement,
 Et à parler communément,
 Que tant plus elle est maniée,
 Tant plus tôt elle est consommée.
 C'est ainsi des Métaux vraiment;
 Car qui voudroit prendre l'Argent
 Commun & l'Or, puis en Mercure
 Les remettre, seroit stulture;
 Car quelque grand'subtilité

Qu'on aye, aussi habilité,
Ou régime qu'on penseroit,
Abusé on s'y trouveroit:
Tant soit par eau, ou par ciment,
Ou autre sorte infiniment,
Que l'on ne sçauroit racompter,
Tousjours ce seroit mécompter,
Et de jour en jour à refaire,
Comme aucun Fols sur cet affaire,
Qui veulent la Pomme cueilliée
Sur la branche être rebailée,
Et retourner pour la parfaire,
Dont s'abusent à cela faire.

Nonobstant qu'aucuns Gens sçavans;
Philosophes & bien parlans,
Ont très-bien parlé par leurs dits,
Disant sans aucuns contredits,
Que le Soleil avec la Lune,
Et mercure, qu'est opportune,
Conjoints, tous Métaux imparfaits
Rendront en oeuvre bien parfaits:
Où la plus grand part des Gens erre,
N'ayant autre chose sur Terre,
Soient Végétaux, ou Animaux,
Ou pareillement Minéraux,
Que ces trois étans en un Corps;
Mais les lisans ne sont records,
Qu'iceux Philosophes entendus,
N'ont pas tels mots dits, ni rendus,
Pour donner entendre à chacun
Que ce soit Or, n'Argent commun,

Ni le vulgal Mercure aussi:
 Ils ne l'entendent pas ainsi;
 Car ils sçavent que tels Métaux
 Sont tous morts, pour vrai, sans défaux,
 Et que jamais plus ne prendront
 Substance, ainsi demeureront,
 Et l'un à l'autre n'aidera
 Pour parfaire, ains demeurera;
 Car il est vrai certainement,
 Que ce sont les fruits vrayement
 Cueillis des Arbres avant saison:
 Les laissant-là pour tel' raison:
 Car dessus iceux en cherchant,
 Ne trouvent ce qu'ils vont quérant.
 Ils sçavent assez bien qu'iceux
 N'ont autre chose que pour eux:
 Parquoi s'en vont chercher le fruit
 Sur l'Arbre qui à eux bien duit,
 Lequel s'engrosse & multiplie
 De jour en jour, tant qu'Arbre en plie.
 Joye ont de voir telle besogne,
 Par ce moyen l'Arbre on empoigne,
 Sans cueillir le fruit nullement,
 Pour le replanter noblement,
 En autre terre plus fertile,
 Plus triomphante & plus gentille,
 Et qui donnera nourriture
 En un seul jour par adventure
 Au fruit, qu'en cent ans il n'auroit,
 Si au prémier terroir étoit.
 Par ce moyen donc faut entendre,

Que le Mercure il convient prendre,
 Qui est l'Arbre tant estimé,
 Vénééré, clamé & aimé,
 Ayant avec lui le Soleil
 Et la Lune d'un appareil,
 Lesquels séparez point ne sont
 L'un de l'autre, mais ensemble ont
 La vraye association:
 Après sans prolongation
 Le replanter en autre terre
 Plus près du Soleil, pour acquerre
 D'icelui merveilleux prouffit,
 Où la rosée lui suffit;
 Car là où planté il étoit,
 Le vent incessamment battoit,
 Et la froidure, en telle sorte,
 Que peu de fruit faut qu'il rapporte:
 Et là demeure longuement,
 Portant petits fruits seulement.
 Philosophes ont un jardin,
 Où le Soleil soir & matin,
 Et jour & nuit est à toute heure,
 Et incessamment y demeure
 Avec une douce rosée,
 Par laquelle est bien arrosée,
 La terre ayant Arbres & fruits,
 Qui là sont plantez & conduits,
 Et prennent dûë nourriture,
 Par une plaisante pâture.
 Ainsi de jour en jour s'amendent,
 Recevans fort douce prébende,

Et là demeurent plus puissans
 Et forts, sans être languissans,
 En moins d'un an, ou environ,
 Qu'en dix mil, cela nous diron,
 N'eussent fait là où ils étoient
 Plantez, où les vents les battoient;
 Et pour mieux la matière entendre,
 C'est-à-dire qu'il les faut prendre,
 Et puis les mettre dans un four
 Sur le feu où soient nuit & jour.
 Mais le feu de bois ne doit être,
 Ni de charbon; mais pour cognoître
 Quel feu te sera bien duisant,
 Faut que soit feu clair & luisant,
 Ni plus ni moins que le Soleil.
 De tel feu feras appareil,
 Lequel ne doit être plus chaud,
 Ni plus ardent, sans nul défaut;
 Mais toujours une chaleur même
 Faut que soit, notez bien ce thème;
 Car la vapeur est la rosée,
 Qui gardera d'être alterée
 La semence de tous Métaux.
 Tu vois que les fruits végétaux,
 S'ils ont chaleur trop fort ardente,
 Sans rosée en petite attente,
 Sec & transi demeurera,
 Le fruit sur la branche mourra,
 Ou en nulle perfection
 Ne viendra pour conclusion.
 Mais s'il est nourri en chaleur,

Avec une humide moiteur,
Il sera beau & triomphant
Sur l'Arbre où prend nourrissement;
Car chaleur & humidité
Est nourriture en vérité
De toutes choses de ce Monde
Ayant vie, sur ce me fonde,
Comme Animaux & Végétaux,
Et pareillement Minéraux.
Chaleur de bois & de charbon,
Cela ne leur est pas trop bon:
Ce sont chaleurs fort violentes,
Et ne sont pas si nourrissantes,
Que celle qui du Soleil vient,
Laquelle chaleur entretient
Chacune chose corporelle,
Pour autant qu'elle est naturelle;
Parquoi Philosophes sçavans,
Et la Nature cognoissans,
N'ont autre feu voulu élire
Pour eux, à la vérité dire,
Que de nature aucunement,
Laquelle ils suivent mêmement;
Non pas que Philosophe fasse
Ce que Nature fait & trace;
Car nature a tousjours la chose
Créé, comme ici je l'expose,
Tant Végétaux que Minéraux,
Semblablement les Animaux,
Chacun selon son vrai degré,
Générente, où elle a pris gré,

Comme s'étend sa dominance,
 Non pas que je donne Sentence,
 Que les hommes par leurs Arts font
 Choses naturelles & parfont;
 Mais il est bien vrai quand Nature
 A formé par sa grand' facture,
 Les choses devant dites, l'Homme
 Lui peut aider, & entend comme
 Après par Art, à les parfaire
 Plus que Nature ne peut faire.
 Par ce moyen les Philosophes
 Sçavans, & gens de grosse étoffe,
 Pour du vrai tous vous informer,
 Autrement n'ont voulu oeuvrer,
 Qu'en Nature avecque la Lune,
 Au Mercure Mère oportune:
 Duquel après en général
 Font Mercure Philosophal,
 Lequel est plus puissant & fort,
 Quand vient à faire son effort,
 Que n'est pas celui de Natures.
 Cela sçavent les Créatures;
 Car le Mercure devant dit,
 De nature, sans nul dédit,
 N'est bon que pour simples Métaux
 Parfaits, imparfaits, froids ou chauds.
 Mais le Mercure du Sçavant
 Philosophe, est si triomphant,
 Que pour Métaux plus que parfaits,
 Est bon, & pour les imparfaits:
 A la fin pour tous les parfaire,

Et

Et soudainement les refaire,
 Sans plus y rien diminuer,
 Adjoûter, mettre, ni muer:
 Comme Nature les a mis,
 Les laisse sans rien être obmis,
 Non que je die toutesfois,
 Que les Philosophes tous trois
 Les joignent ensemble pour faire
 Leur Mercure, & pour le parfaire,
 Comme font un tas d'Alchimistes,
 Qui en sçavoir ne sont trop mistes;
 Ni aussi beaucoup sage Gent
 Qui prennent l'Or commun, l'Argent,
 Avec le Mercure vulgal:
 Puis après leur font tant de mal,
 Les tourmentant de telle sorte,
 Qu'il semble que foudre les porte;
 Et par leur folle fantaisie,
 Abusion & rêverie,
 Le Mercure en cuident faire
 Des Philosophes & parfaire;
 Mais jamais parvenir n'y peuvent,
 Ainsi abusez ils se trouvent,
 Qui est la première Matière
 De la Pierre, & vraie Minière.
 Mais jamais ils n'y parviendront,
 Ni aucun bien y trouveront,
 S'ils ne vont dessus la Montaigne
 Des sept, où n'y a nulle Plaine,
 Et pardessus regarderont
 Les six que de loin ils verront;

Et au-dessus de la plus haute
 Montaigne, cognoîtront sans faute
 L'herbe triomphante Royale,
 Laquelle ont nommé Minérale
 Aucuns Philosophes Herbale,
 Appellée est Saturniale.
 Mais laisser le Marc il convient,
 Et prendre le Jus qui en vient
 Pur & net: de ceci t'advise,
 Pour mieux entendre cette guise;
 Car d'elle tu pourras bien faire
 La plus grand' part de ton affaire.
 C'est le vrai Mercure gentil
 Des Philosophes très-subtil,
 Lequel tu mettras en ta manche;
 En prémier toute l'Oeuvre blanche,
 Et la rouge semblablement.
 Si mes dits entends bonnement,
 Eslis celle que tu voudras,
 Et soyent seur que tu l'auras;
 Car des deux n'est qu'une pratique
 Qu'est souveraine & authentique,
 Toutes deux se font par voye une;
 C'est à sçavoir, Soleil & Lune.
 Ainsi leur pratique rapporte
 Du blanc & rouge, en telle sorte,
 Laquelle est tant simple & aisée,
 Qu'une Femme fillant fuzée,
 En rien ne s'en détourbera,
 Quand telle besongne fera;
 Non plus qu'à mettre elle feroit

Couver des oeufs quand il fait froid,
 Sous une Poule sans lavé,
 Ce que jamais ne fut trouvé;
 Car on ne lave point les oeufs
 Pour mettre couver vieils ou neufs;
 Mais tout ainsi comme ils sont fait,
 Sous la Poule on les met de fait;
 Et ne fait-on que les tourner
 Tous les jours & les contourner
 Sous la Mère, sans plus de plaid,
 Pour soudain avoir le Poulet.
 Le tout je l'ai déclaré ample,
 Puis après se met un exemple;
 Premièrement, ne laveras
 Ton Mercure; mais le prendras
 Et le mettras avec son Père,
 Qui est le Feu, ce mot t'appère,
 Sur les cendres, qui est la paille;
 Cet enseignement je te baille,
 En un verre seul qu'est le nid,
 Sans confiture ni avis.
 En seul Vaisseau, comme dit est,
 De l'habitable, entends que c'est,
 En un Fournel fait par raison,
 Lequel est nommé sa maison,
 Et de lui Poulet sortira,
 Qui de son sang te guérira
 Premier de toute maladie;
 Et de sa chair, quoi que l'on die,
 Te repâtra, pour ta viande;
 De ses plumes, afin qu'entende,

Il te vêtira noblement,
 Te gardant de froid surement:
 Dont prierai l'haut Créateur,
 Qu'il doint la grace à tout bon coeur,
 D'Alchimistes qui sont sur terre,
 Brièvement le Pouillet conquerre,
 Pour en être alimenté,
 Nourri & très-bien substanté.
 Comme ce peu qu'ici déclare,
 Me vient du haut Dieu notre Père,
 Qui pour sa bénigne bonté,
 Le m'a donné en charité:
 Donc vous fais ce présent petit,
 Afin que meilleur appétit,
 Ayez cherchants & suivans train,
 Qu'il vous montre soir & matin:
 Lequel j'ai mis sous un Sommaire,
 Afin qu'entendiez mieux l'affaire,
 Selon des Philosophes sages,
 Les dits, qu'entendez d'avantage.
 Je parle un peu ruralement:
 Parquoy je vous prie humblement
 De m'excuser, & en gré prendre,
 Et à fort chercher toujours tendre.

Fin du Sommaire.